

# LAS IDEAS

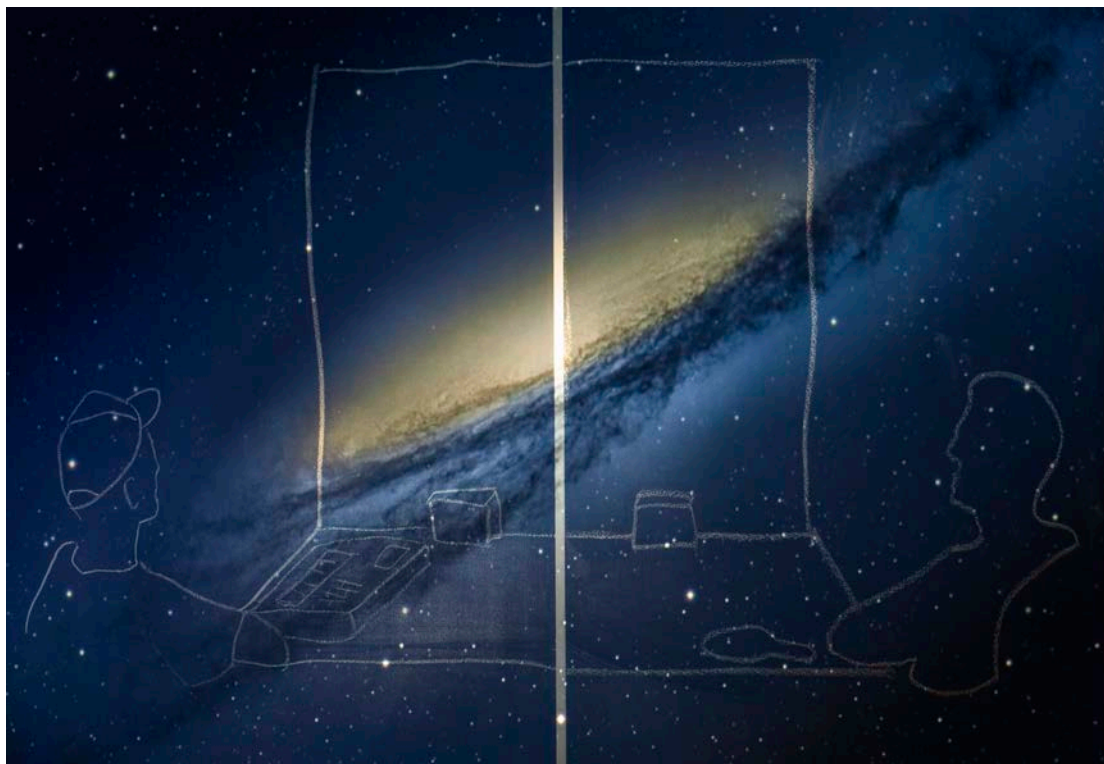


Photo : Ignacio lasparra

## EXTRAITS DE PRESSE

Un spectacle de  
Federico León

Buenos Aires, Argentine

**LIGNE DIRECTE**

DIFFUSION  
**LIGNE DIRECTE/JUDITH MARTIN**  
+33 (0)6 70 63 47 58  
INFO@LIGNEDIRECTE.NET  
WWW.LIGNEDIRECTE.NET

## Le Kunstenfestivaldesarts de Bruxelles tisse avec maestria le réel à la fiction



### Fabriquer du réel

Profondément jubilatoire, *Las ideas* de Federico Leon entraîne le spectateur à partager in situ le processus de création du spectacle qui se trame sous ses yeux. Soit deux amis, Federico Leon et Julian Tello, discutant sur une table de ping-pong où trône un ordinateur et autres accessoires et “*se soumettant à des épreuves par lesquelles ils cherchent à déterminer ce que devrait être le réel dans une pièce, ou ce qu’il est nécessaire de générer afin que la pièce paraisse réelle*”. Comment fabriquer du réel qui ait l’air vrai ? Ne vaut-il pas mieux utiliser du vrai

whisky ou fumer vraiment de l'herbe plutôt que de les remplacer par du thé ou de l'eucalyptus ? En quoi le faux peut-il se substituer au vrai et pourquoi ? Certes, jouer en étant défoncé modifie le jeu. Mais si l'on doit jouer la défonce, pourquoi ne pas l'être tout simplement ? Mais alors, comment maîtriser le jeu ? L'authenticité est-elle garante de la véracité ? Evidemment, on peut aussi mixer les deux et combiner fiction et réalité. Par exemple, fabriquer une bouteille qui contienne 70% de thé et 30% de whisky...

Questionnement redoublé par la présence de l'ordinateur, troisième larron de *Las Ideas*, outil et acteur en puissance. Outil de falsification pour commencer, avec le film réalisé par l'un des protagonistes autour d'une jeune femme trisomique qui déguise des animaux en animaux : une tortue déguisée en crabe, un chien déguisé en agneau... Première hypothèse : si on charge le film sur YouTube, la fiction deviendra réalité, car elle existera en étant vue. De même qu'en se filmant pendant qu'ils élaborent et expérimentent des actions et en projetant ces images, ils donnent une matérialité au processus de création et en font sa matière, sous forme de mise en abyme aux reflets infinis, *ad nauseam* : *“Lui : Bon, et maintenant nous sommes en train de visionner des images dans lesquelles on nous voit nous en train de visionner d'autres images. Et en même temps, nous sommes en train de filmer le tout. Qu'est-ce que ça donnerait ? ça me donne la nausée.”*

In fine, un processus de création est comme un tamis qui ne garde qu'une partie de tous les essais et tentatives qui préludent à son élaboration. Et s'il s'avère difficile d'en rendre compte scéniquement, l'ordinateur, lui, possède un outil exemplaire pour en faire la démonstration : la poubelle. Mis à contribution, l'ordinateur offre un final étourdissant à *Las Ideas*, sous la forme d'un rêve dans lequel il combine et modifie tous les éléments du spectacle. L'émancipation de la machine est alors à la fois le gage et le gag ultime d'un spectacle qui nous rappelle qu'au théâtre, seule l'illusion est réelle. Et qu'à cette condition, on peut tout lui demander.

*par* **Fabienne Arvers**  
*le 28 mai*

Le Soir

27.05.2015

Circulation: 75733

97dc4e

Page: 34

188

LE SOIR

## L'art de ne rien jeter à la poubelle

THÉÂTRE



**On ne verra plus jamais une table de ping-pong de la même manière...** © D.R.

CRITIQUE

À rebours de son image sobre et pas franchement rigolarde, le KunstenFestivaldesArts a largement déridé ses spectateurs vendredi soir, lors de la première mondiale de *Las Ideas*.

Rien à voir avec les effluves de marijuana généreusement partagés avec le public de cette pièce argentine, mais tout à voir avec la mise en abyme astucieuse de Federico León pour décortiquer la genèse d'une œuvre. Les idées fusent du tac au tac, logique dans un décor qui se résume à une table de ping-pong multifonction, à la fois bureau, écran de projection, tableau noir, et autres déclinaisons dont on vous laisse la surprise.

### Ballon géant

Autour de cette table de jeu, deux artistes se creusent la cervelle pour imaginer la matière de leur prochaine création, dans un « brainstorming » qui a d'abord des allures de joyeux foutoir. Vidéos absurdes sur Youtube, divagations sur le potentiel métaphorique d'une bouteille de whisky comme synthèse entre réalité et fiction au théâtre, délires philosophiques dans les vo-

lutes de joints, conversation intime au téléphone entre improvisation scénique et vraie dispute amoureuse. On craint même pour notre intégrité physique lorsqu'un ordinateur manque de prendre feu et qu'un ballon géant menace d'exploser. Bien sûr, ce chaos apparent est hyper contrôlé, avec quantité d'effets spéciaux, de références croisées et un travail vidéo sophistiqué, comme un miroir diffractant ces artistes qui créent en se regardant créer.

*Las Ideas* est une avalanche de scènes cocasses, un emboîtement de « rushes », comme on dit au cinéma, d'essais-erreurs qui témoignent du processus de création artistique avec une bonne dose de réalisme, mais surtout beaucoup d'ironie. Toutes ces improvisations, qui d'habitude finissent à la poubelle, deviennent ici le sujet même du spectacle. Jusqu'à l'absurde. Une conversation anodine sur les frais de réparation d'un projecteur dérive vers d'autres circonvolutions autour de la manipulation, de l'illusion, du vrai sur un plateau de théâtre.

### Pas de balles perdues

Tout cela aurait pu être affreusement sérieux, mais Julián Tello et Federico León jouent d'une indolence irrésistible et fertile. Pour les deux pongistes, il n'y a pas de balles perdues. On ne verra plus jamais une table de ping-pong de la même manière tant celle-ci ricoche dans d'inépuisables directions, encore démultipliées par une caméra d'illusionniste. L'expérience est vertigineuse.

Artistes de tous les pays, filmez-vous et ne jetez rien ! ■

CATHERINE MAKEREEL

Jusqu'au 30 mai au Kaaistudio's,  
Bruxelles. [www.kfda.be](http://www.kfda.be)



La Libre Belgique

27.05.2015

Circulation: 45639

97d905

Page: 49

455



# Des idées et des corps

**Kunsten** Oui, la densité du menu peut rester digeste. La preuve avec des propositions variées.

Critique **Marie Baudet**

L'histoire grande et petite, le réel et la fiction, les faits à l'épreuve de l'imaginaire: les arts de la scène sont tissés de cette matière duelle, pleine de nœuds et de contradictions, pleine de trous aussi, de béances où s'engouffrent lumière et ténèbres, où se glissent tous les sens que décele le regard.

Si nulle thématique ne prévaut à la programmation du Kunstenfestivaldesarts – pas plus aujourd'hui qu'il y a vingt ans –, une constante s'y trace avec force: l'humain, la personnalité. Chacun des projets est identifié par celui qui le porte; le nom précède le titre. Parce que chaque spectacle est d'abord une rencontre. C'est ainsi aussi que se sont établies des fidélités au fil des éditions.

## Buenos Aires-Bruxelles

Federico León signe cette année sa 7<sup>e</sup> participation au KFDA depuis "Mil quinientos metros sobre el nivel de Jack" en 2001. Avec "Las Ideas", le metteur en scène et réalisateur argentin et son complice Julián Tello auscultent le processus de création dans une mise en abyme aussi vertigineuse que désopilante, aussi intelligente que culottée (aux Kaaistudio's jusqu'au 30 mai).

On avait découvert Mariano Pensotti à Bruxelles en 2006 avec "La Marea", coulée de récits égrenés au fil de la rue de

*"Se souvenir  
des fichiers perdus  
comme on se*

*rappelle ses rêves."*

## FEDERICO LEÓN

évoque dans "Las Ideas  
la place dévorante  
de l'ordinateur.

Flandre et grand moment du Kunsten. D'autres propositions, toujours singulières et fortes, nous sont parvenues, avec lui, de Buenos Aires. "Cuando vuelva a casa voy a ser otro" ("De retour à la maison je serai un autre"), son nouveau spectacle, éclos en primeur au Varia, s'inspire du passé argentin et de ses traces, ses reflets au présent. Vraies ou inventées, des histoires construisent ce que nous sommes: ce leitmotiv de l'œuvre de Pensotti se décline ici sur le mode des mythologies familiales, avec objets enterrés, chanson retrouvée, tapis roulant pour musée des sentiments. Un spectacle feuilleté, où l'intime se frotte au monde.

## Le solo, le groupe, l'architecture

Jusqu'où le cursus marque-t-il l'artiste en devenir? Chez Radouan Mriziga, sorti de P.A.R.T.S. en 2012, l'influence d'Anne Teresa De Keersmaeker, tant théorique qu'esthétique, saute aux yeux dans "55". Le jeune danseur chorégraphe se fait arpenteur. En pas, en pieds, en avant-bras ou bras entier, il mesure puis marque le sol de marbre dont plus tôt il a en dansant apprécié le froid, le lisse, les dimensions. Devant cet opus, on lit et vit avec plus d'acuité la possession de l'espace par le corps en mouvement, mais aussi ce qui fait de l'architecture l'art dont la force est d'écouter l'humain, ses besoins, ses mesures, ses usages, son envergure – et les arts décoratifs. Simple et touchant solo.

Elle aussi passée par P.A.R.T.S., Louise Vanneste a pensé "Gone in a heartbeat" comme quatre solos cohabitant dans un espace unique, que ceint le public sur les quatre côtés. La gestuelle emprunte aux

concerts rock et aux boîtes de nuit ses formes, tout en ouvrant le sens, la puissance, aux interactions du son, de la lumière, comme à l'énergie qui circule, magnétique, parmi ces quatre danseuses à la fois solitaires et solidaires.

→ *Kunstenfestivaldesarts, divers lieux à Bruxelles, jusqu'au 30 mai. Centre du festival (billetterie, bar/resto, terrasse, meeting point) au Beursschouwburg.*  
→ *Infos & rés.: 070.222.199, www.kfda.be*

## Jusqu'au 30 mai

- ▶ **El Conde de Torrefiel** dresse en douze histoires le portrait d'une génération aliénée bien qu'elle se croie libre: "Escenas..." Une première belge pour le collectif de Barcelone (jusqu'au 30/5, Beursschouwburg).
- ▶ **Wen-chi Su**, chorégraphe taïwanaise, fait de la danse la réponse possible à un monde de l'impermanence dans "Off the map" (jusqu'au 29/5, Balsamine).
- ▶ **Michel François**, grand plasticien belge, livre au Kunstenfestivaldesarts sa première création théâtrale, "Take the floor" (27-30/5, KVS Bol).
- ▶ **Aux Stadssalonsurbains**, le KFDA et la Brussels Academy réfléchissent ensemble à l'usage et à la conception de l'espace public (29/5, 17h30, Beursschouwburg, en anglais).
- ▶ **Jérôme Bel** a ouvert le festival avec "Gala", il le clôt de même (29-30/5, Kaaitheater).
- ▶ **Boris Charmatz** et son Musée de la danse présentent "Manger" dans le grand hall Horta de Bozar (29-30/5, nouveaux billets en vente).
- ▶ **Brunch final** entre artistes et spectateurs, où porter un regard rétrospectif sur le trajet parcouru en 20 éditions de Kunsten (30/5, 12h)

# [verso-hebdo]

*La chronique de Pierre Corcos*

## **Le son et le sens**

« *En apprenant la prosodie d'une langue, on entre plus intimement dans l'esprit de la nation qui la parle* », faisait intuitivement remarquer madame de Staël. Mais déjà, qui n'a pas été séduit, intrigué par la musique d'une langue étrangère?... Voyant un film de Bergman, et soudain négligeant les sous-titres en français qui relient les mots entendus au sens, le spectateur se fait auditeur mélomane du suédois, de cette langue raboteuse dont les vagues rythmiques heurtent une paroi austère de leur accent tonique. Ou bien voici que dans les rues de Naples, le touriste se prend à fermer les yeux pour écouter... Se laisser étourdir par ces ondulations sonores qui viennent chercher au fond de la voix un chromatisme éloquent, bigarré. Et sans doute même attend-il plus de l'immersion dans ce bain musical, au fond, que de tout autre dépaysement... Ou encore, écoutant deux Japonais converser derrière lui dans un café, ne comprenant fichtre rien à ce qu'ils racontent, un Français sourit, s'étonne, se ravit de cette langue syllabique au rythme haché, dont les séquences sonores chaque fois s'arrêtent brusquement, comme au-dessus d'un vide.

Aucun doute sur la passion portée à la prosodie (la mélodie, l'intonation, le rythme et les pauses au sein des phrases dans une langue) par Joris Lacoste ! Et de plus, loin d'être une punition divine, comme le fabule la Genèse, la diversité linguistique reste pour cet auteur et metteur en scène français une spectaculaire bénédiction. Dans *Encyclopédie de la parole/Suite n°2*, un spectacle surtitré en français (mais les surtitres ne jouaient plus ici qu'un rôle mineur) que le Théâtre de Gennevilliers nous a proposé au début du mois d'octobre dans le cadre du Festival d'Automne, Joris Lacoste nous donnait à entendre une suite chorale ahurissante... Un quintette orchestrant des discours en 16 langues différentes ! Notons que Joris Lacoste possède chez lui environ 800 documents sonores pouvant nourrir la production de spectacles différemment agencés. Dans celui-ci, deux déterminants ou niveaux majeurs sont esthétiquement organisés par Joris Lacoste : d'abord l'aspect « *purement sonore et musical de la langue qui se confond avec le plan des affects et des intensités* », ensuite des situations langagières reconnaissables et variées (un discours politique, une vente aux enchères, un commentaire sportif, une protestation téléphonique, etc.). La projection sur un écran de la traduction simultanée de ces paroles fonctionne surtout comme élément visuel, faisant de ce concert linguistique un spectacle

complet au final, un petit opéra. Une orchestration hors du commun avec cinq interprètes talentueux et polyglottes devant un pupitre ou sans pupitre... Et voilà que toutes ces sonorités de la logosphère, harmonisées par le compositeur Pierre-Yves Macé, agencées et mises en scène par Joris Lacoste, emportent le théâtre vers la musique, et la linguistique vers la prosodie, la phonétique acoustique. Et surtout, subversion radicale, les significations de tous ordres se « déterritorialisent » vers d'étranges propositions mélodiques, une éblouissante polyphonie. Devenir-oiseau de l'être humain, producteur de sons, chants, musiques concrètes avant même d'être constructeur de sens !

Et ce sens, comment se construit-il d'ailleurs ? Dans un spectacle ludique et réjouissant au Théâtre de la Bastille (toujours dans le cadre du Festival d'Automne), *Las Ideas*, l'auteur et metteur en scène argentin Federico León invitait les spectateurs à suivre l'élaboration du sens en quelque sorte de l'intérieur. On perçoit « *l'origine des idées, les mécanismes qui se mettent en place pour les réaliser ; chaque hypothèse est analysée, observée et confrontée. Le public est placé temporairement dans la tête de l'artiste* », comme le note le texte de présentation. Et, pour relever ce défi, Federico León et Julián Tello vont sur scène se servir amplement d'écrans d'ordinateurs, de vidéoprojections, de documents archivés, comme si c'était là un équivalent de l'esprit humain. Modèle cybernétique qui nous rappelle ses origines, en 1947, sous la direction de Norbert Wiener, et l'influence qu'il a eu pour l'élaboration des sciences cognitives, de l'intelligence artificielle... En même temps, le spectacle est avant tout un jeu, une performance et presque un sport. Sur la scène, transformée en atelier, une table de ping-pong encombrée, des ordinateurs et des écrans. Le numérique et le désordre comme des métaphores de la création artistique, le ping-pong symbolisant l'échange vélocé d'idées. On pourrait dire que c'est un portrait de l'artiste en situation de création avec tous ses imprévus, voire ses accidents, mais un portrait qui ne se fige pas en pose et ne se prend guère au sérieux. Tellement d'idées non pertinentes, parfois comiques d'ailleurs, sont mises à la corbeille de l'ordinateur (traduction : sont rejetés de l'esprit du créateur) que le spectacle ressemble au final à un divertissement surréaliste, même si le questionnement qui le prépare garde sérieux et consistance. Sans doute la « gadgetisation » d'un certain nombre de scènes, inclinant parfois aux gags, n'aide pas vraiment au recul théorique qui semble passionner Federico León. Mais il n'en demeure pas moins que, sortant du spectacle *Las Ideas*, le spectateur est conduit à penser que le processus créatif procède du jeu, avec une technique, des règles et des « coups » possibles.

Qu'il s'amuse à ne garder de la parole que sa part musicale, prosodique, ou bien à n'exhiber du sens que sa construction plus ou moins aléatoire, dans les deux cas l'artiste participe à l'inspiration majeure de notre temps, laquelle inspire amplement l'art contemporain : le primat du ludique et de l'expérimental.

Pierre Corcos  
29-10-2015

## « Las ideas » de Federico Leon au théâtre de la Bastille

oct 09, 2015 | Commentaires fermés

**ff** article de [Anna Gramh](#)



Photo: Ignacio Lasparra

Comment se construit une fiction ? Federico Léon, artiste argentin, invite le spectateur à observer le processus de création. Mais son atelier ressemble plus à une salle de jeu qu'à un espace de travail. Sur la table de ping-pong, un joyeux désordre, un synthé, un ordi, une caméra, des raquettes, crayons, papiers, bref tout un tas d'objets bien réels plus proches de l'industrie loisir que de l'entreprise imaginaire. Federico Leon, le metteur en scène, et son acteur fétiche Julian Tello arrivent sur le plateau en short à fleur, tee-shirt et baskets comme s'ils revenaient de la plage. Pourtant si leur allure décontractée de jeunes fumistes n'apparaît pas tout de suite comme une disposition au travail rigoureux, tout ce qu'il y a devant eux va peu à peu devenir matière à réflexion, va se révéler riche d'enseignements, et constituer un bout de l'œuvre en devenir.

Mais avant, ils regardent des vidéos sur internet, s'intéressent au travail d'autres artistes, mais d'abord ils explorent des regards différents du leur, qui pourraient les inspirer. Et ce faisant se filment en train de regarder. Ils flânent, fument, discutent à bâtons rompus, jouent au ping-pong. Il y a entre eux quelque chose de l'improvisation, de l'indéterminé et s'ils sont à l'ouvrage ils paraissent bien désœuvrés.

Le spectateur qui a plus l'habitude de courir que de vagabonder, sera sans doute désarçonné par ce qu'il prendra pour un mal d'inspiration, car ce qui se déroule là, ce qui découle de cette réunion, ressemble à du bricolage.

Pourtant ce qui semble informel prend forme, pourtant sans application, ni zèle particulier, l'exploration des artistes avance à pas feutrés. Et de la même façon que le spectateur avait vu ce chien déguisé en mouton, il voit le déroulement de la démarche créative en train d'évoluer. Il entre dans la tête chercheuse de l'artiste, assiste à la naissance et la transformation des idées. Et les idées ne manquent pas, découlent les unes des autres, tout est analogie, tout est



fécond.

De leur côté les acteurs se voient en train de regarder ce qu'ils ont filmé, se mettent à voir autrement, leurs esprits sont comme ces fumées, en perpétuel mouvement. Et ils s'enivrent de whisky, de ces vapeurs d'alcool qui n'en sont peut-être pas, qui ramenées au principe de réalité sont reformulées en thé. Ils profitent des arrêts sur image pour redessiner les contours de la leur, pour marquer la distance, pour *voir ce que ça donne*. Pour permettre cette vision des choses qu'on n'a pas encore eue. Pour redécouvrir. Pour multiplier les divisions qui s'opèrent, pour effacer l'inopérant. Ce joint qu'ils fument avec ostentation est-ce vraiment de l'herbe ou une illusion olfactive, en tout cas cette provocation cocasse pousse les portes de l'interdit, de la censure et de l'autocensure, sera la première jointure de ce cousu du vrai faux. Et cette table qui les avale, l'illustration de ce perpétuel va et vient, l'amorce de la disparition de ce formidable travail de recherche au profit des apparitions successives des strates de fiction.

Comment se construit un monde. Quelles influences et comment elles remontent en volutes de patchouli. Tout enregistrer, tout observer, tout disséquer, remarquer ce qu'on ne remarquait pas. Ne rien s'interdire, ne rien jeter mais pour mieux trier et choisir, éprouver, épuiser toutes les hypothèses de travail pour voir si elles résistent ou pas. Et ne jamais hésiter devant une fausse manœuvre et se servir des accidents, de tout ce qui provoque des réactions. *Voir ce que ça donne*. L'appel à la petite amie, le vrai/faux coup de téléphone. La dépendance aux produits, aux proches, l'indépendance qu'offre le lâcher prise, la relation à l'étrangeté. Comment se fissurent les fermetures mentales, comment s'initient les ouvertures qui vont drainer la foule d'idées qui vont s'accumuler. Car chaque idée est un monde en soi, chaque proposition élargit le champ des possibles, se déploie, s'étire à l'instar de ce ballon blanc qui se dilate dans des proportions impossibles au point d'exploser. S'engage alors une seconde fiction. Celle d'un ordinateur qui rêve. Brasse les idées, l'idée de l'idée, élabore à partir de leurs tâtonnements, une histoire, qui l'air de rien avait commencé depuis le début du spectacle. C'est beau, captivant, intelligent. C'est réjouissant et optimiste. C'est une leçon de vie. Le spectateur possède désormais les règles du jeu de l'imagination, et peut s'il le veut convoquer sa propre existence, la réinventer avec d'autres, pour créer à son tour bien d'autres réalités.

### **Las ideas**

Dramaturgie et mise en scène de Federico Leon

Assistant mise en scène Rodrigo Pérez

Scénographie et accessoires Ariel Vaccaro

Lumière Alejandro Le Roux

Avec Federico Leon, Julian Tello

Du 7 au 16 octobre 2015 à 19h30 (Relâche le dimanche)

### **Théâtre de la Bastille**

76, rue de la Roquette – 75011 Paris

Réservations 01 43 57 42 14

[www.theatre-bastille.com](http://www.theatre-bastille.com)

# Las Ideas : work in progress

Publié le 23 octobre 2015 par TheaToile

*Poursuivons la 44ème édition du Festival d'Automne à Paris avec Las Ideas de Federico León, spectacle en espagnol, présenté au Théâtre de la Bastille, qui interroge de façon pertinente les limites de la représentation à la frontière entre réel et fictif en nous propulsant au cœur du processus créatif, dans les méandres d'une partie de ping-pong d'idées dans l'intimité d'une œuvre en devenir.*



Un artiste argentin et son collaborateur sont en train de travailler sur plusieurs projets artistiques. Partant d'une sorte d'échange informel, ils vont peu à peu glisser vers une véritable séance de travail où tout devient matériel de création et source de nouvelles perspectives loufoques ou à envisager. Tous deux laissent jaillir les idées et donnent forme à de nouveaux projets. Le spectateur, pris de vertiges, se laisse tomber dans les abysses de la création, à la frontière entre réalité et fiction.

Federico León, cinéaste, acteur, auteur et metteur en scène argentin, arrive sur le plateau en compagnie de Julián Tello, un acteur avec qui il travaille depuis quinze ans, dans une tenue décontractée voire estivale : tee-shirt et short fleuri sont de sortie. Ils prennent place autour d'une table de ping-pong sur laquelle trône pêle-mêle mais fièrement deux raquettes, une balle, un Mac, un carnet, un stylo, un petit synthétiseur... Un joyeux bazar en somme, dans la ligne de mire d'une petite caméra et d'un vidéoprojecteur. Pendant le téléchargement des vidéos, ils se détendent même en taquinant la petite balle blanche avant de visionner un enregistrement où les animaux sont déguisés en d'autres animaux (la tortue-crabe est hilarante). Cela leur confère une allure de geek tendance ado attardé mais cela fonctionne parfaitement. Ils se filment, réutilisent les enregistrements, se fascinent de se voir regardant d'autres images... Le procédé de mise en abyme, décuplé par les nouvelles technologies, est très intéressant et confère au spectacle de nombreuses occasions de décortiquer le processus

de création. Federico León et Julián Tello jouent constamment sur la frontière très mince entre réel et fictif, interrogeant la création théâtrale en son sein. Ils font des expériences, brouillant encore davantage les limites déjà troublées du « faire vrai » sur le plateau et dans l'esprit du public. Le spectateur est projeté dans l'intime de ces artistes et se place dans la position d'un éventuel collaborateur muet qui assiste à l'exposé de nouvelles idées. Lorsque la table de travail se transforme en ordinateur géant et que tout ce qui a été évoqué est montré en modélisme, on se dit que l'on vient d'assister à une incroyable création et lorsqu'à la fin, les différents éléments sont repris dans des mises en situations ou des contextes différents, l'œuvre prend vie sous nos yeux, ordonnée, comme si cela découlait d'une idée unique, linéaire et que la sorte de chaos artistique auquel nous avons assisté pendant des dizaines de minutes n'était qu'un processus extrêmement contrôlé. L'expérience et le geste artistique présentés se mêlent à la réalité jusqu'à se fondre l'une dans l'autre, sans lever les doutes dans l'esprit du spectateur. En effet, ils interrogent l'œuvre avec ce qui doit être réel ou ce qu'il faut créer pour faire vivre l'illusion théâtrale. Pour cela, ils jouent avec le public, comme une partie de tennis de table, le renvoyant tour à tour contre réel et fiction jusqu'à le perdre dans un délicieux vertige. Comment croire à ce que l'on voit sur scène ? Le théâtre n'est-il pas justement le lieu des illusions par excellence ? Le trouble s'immisce dans notre esprit. Le spectateur est-il lui aussi manipulé pour devenir matériel d'analyse et de création ?

Federico León et Julián Tello sont criants de véracité. Avec un volume sonore proche de l'intime, ils jouent à être eux-mêmes et sont pour le moins parfaitement convaincants. Lors d'une scène très drôle où ils interrogent la crédibilité de certains faits de mise en scène à travers l'utilisation d'un vrai whisky ou d'un thé à l'apparence d'un whisky, ils posent des questions très justes aux spectateurs sans jamais livrer une réponse ou trancher sur les décisions prises. Il en sera de même avec le joint de marijuana ou encore la véracité de l'argent déchiré sur scène : faut-il un détecteur de faux-billets pour y croire et un détecteur de détecteur pour en être certain ? L'illusion théâtrale est passée au crible mais sans pouvoir dire avec exactitude si elle est réelle ou fictive. Ce jeu constant, dont les effets sont différents selon si cela fait vrai ou non, maintient la tension permanente et l'intérêt croissant du public qui se questionne. Les nouvelles technologies ont également un rôle prépondérant dans le projet, l'ordinateur étant le troisième personnage sur le plateau créatif : Federico León n'hésite pas à créer des documents, naviguer sur la Toile, essayer en direct de mettre la corbeille de l'ordinateur à la corbeille... Ce personnage à part entière, capable d'organiser les idées, est aussi le point de départ car le spectacle est né d'un accident informatique lorsque Federico a perdu toutes les données de son disque dur, l'obligeant à tout recréer en remontant le fil de ses souvenirs. Mais la part de spontanéité ne peut rejaillir une seconde fois à l'identique.

C'est tout l'intérêt que présentent *Las Ideas*, ne se contentant pas de livrer l'œuvre terminée mais proposant toute une partie du processus, du jaillissement des idées à leur traitement, leur incorporation dans un projet ou au contraire leur abandon, leur développement, leur aboutissement... C'est très habile et la démarche ne manque ni d'intérêt, ni d'humour, et encore moins d'inventivité. C'est enfin l'occasion d'abandonner notre côté spectateur-consommateur pour découvrir la mécanique d'une œuvre de l'intérieur, dans l'intimité du travail de l'ombre d'une proposition scénique de qualité. Une expérience à vivre et à ressentir.